

COLLOQUE
« Le harcèlement aujourd’hui »
ARIV – Sain Denis
18 décembre 2018

Christiane Kreitlow
Psychologue clinicienne-Psychothérapeute
Paris

Introduction thématique

« *La violence n'existe pas tant qu'elle n'est pas nommée.* » nous dit Marie-France Hirigoyen. Et nous savons combien on doit aux chercheurs comme elle et Heinz Leymann d’avoir su décrire ces violences, si peu perceptibles, même anodines en apparence, en leur donnant précisément un mot et une définition : harcèlement moral et ses différentes moutures, mobbing - stalking et bullying. Tous nomment et décrivent un processus délétère et destructif de la relation et de la communication humaines.

Le phénomène, on le sait, est mondial et touche tous les pays. Et avec prédilection il affecte les pays démocratiques, ceux de la civilisation dite éclairée, investie d’une dynamique du progrès et de l’innovation.

Le constat est là. Le harcèlement aujourd’hui se repère dans tous les domaines qui construisent notre vie sociale : publique et privée, au travail, dans les institutions de la république et des églises, à l’école, dans le voisinage, dans le couple et la famille – dans le sport, sur et via le net et dans la rue.

Penser encore cette violence, ses procédés, ses étayages et contextes et comprendre les impacts sur les victimes fait impératif à une prévention sensée.

Cette nécessité reste actuelle et fondée. Car « penser », comme le soulignent la philosophe Hannah Arendt¹ et la psychologue Françoise Sironi² constitue l'arme la plus efficace contre des violences.

Cette tentative nous la voyons d'ailleurs à l'œuvre chez toutes victimes dont celles du harcèlement en première ligne. Le fait est qu'elles cogitent beaucoup, ruminent parfois jour et nuit pour comprendre ce qui se passe et pour trouver une raison ou un brin d'explication à une question « énigmatique » : pourquoi - pourquoi moi ?

Mais y a-t-il une explication ? Qu'il soit dit avec fermeté, il n'y a en tout cas aucune qui légitime le recours à cette violence – aucune raison valide qui autorise cette destructivité et souffrance infligée. Dans le harcèlement, doit-on répondre, se décèle d'abord un mal dénué d'entendement et de morale mais à force redoutable de générer des dommages saisissants pour l'individu-victime et la collectivité.

Les tenants et les aboutissants du harcèlement

Tournons-nous vers la définition qui en donne la teneur.

Le harcèlement moral décrit toute conduite abusive (geste, parole, comportement, attitudes et actions) qui porte atteinte, par sa répétition ou sa systématisation, à la dignité ou à l'intégrité psychique ou physique d'une personne. Sont en cause des attaques personnelles, des disqualifications, des intimidations, des manipulations, des moqueries et des assertions dépréciatives qui toutes infligent de l'humiliation. Intentionnelles ou pas leurs agissements répétitifs affectent le libre arbitre de la personne victime jusqu'à la contraindre à la soumission sans critiques et défense possibles. Il s'agit clairement d'une imposition continue de pouvoir qui tourne à l'abus visant à maintenir une asymétrie des forces. Tout se passe précisément dans le sens d'enlever à la victime toute force, tout contre-pouvoir ou possibilité de conflit.

La particularité de pareille violence est le fait qu'elle ne nécessite guère de démonstration bruyante pour faire impact. Bien plutôt le harcèlement peut procéder de manière insidieuse semant ses poisons à petites doses mais continuelles qui ruinent tout espoir de répit.

Nous savons à travers les témoignages des victimes que ces procédés affectent la vie entière, amenuisent, voire détruisent les capacités vitales de l'être et celles à être. Tels des terreurs psychologiques ils conduisent à la solitude et ils obstruent tout futur fermé par « un sans issue » et par maints symptômes psychiques et physiques qui entravent toute mobilité essentielle. Paralysie du trauma, peut-on le résumer.

Par de-là ces souffrances psychiques et physiques la violence du harcèlement s'attaque aussi aux inscriptions et étayages affectifs et sociaux qui sont indispensables à une existence sensée, utile et confiante au sein de la société.

Ainsi, suivant les étayages, le harcèlement :

- *au travail* vise et atteint l'aptitude même à travailler.
- *à l'école* lorsqu'il agit contre un ou une camarade menace la scolarité comme un droit commun à tous et refuse l'appartenance au groupe.
- *dans le couple et la famille* fait succomber l'expression et le partage confiant de l'affection et de l'amour.

En réalité il n'y pas d'attribution spécifique. Où qu'il impose ses pouvoirs délétères, le harcèlement brise les étayages que constituent le travail, le droit, l'amour, l'amitié et l'appartenance communautaire.

Pour comprendre enfin l'étendu des souffrances des victimes, il faut en effet réaliser qu'à travers chacun de tous ces étayages se construit, s'incarne et s'exprime l'identité, l'intégrité et la dignité d'un être. Dit autrement se fonde et se forme l'indispensable estime de soi dont nous savons à quel point il peut décliner sous les « coups » du harcèlement.

Mentions de philosophe

Le socio-philosophe allemand Axel Honneth³ nous éclaire sur les subtilités affectives et sociales qui œuvrent ou non en faveur de l'estime de soi, mais aussi en direction de la conscience et confiance en soi. Honneth pose à leur avènement une condition fondamentale qu'il nomme la reconnaissance – portée de manière mutuelle entre les individus et effective à travers trois sphères principales.

Il s'agit là de la sphère du privé à travers la confirmation de l'amour et de l'amitié – de la sphère de la justice et du respect à travers la confirmation de l'égalité et de l'ayant droit et de la sphère du travail à travers l'affirmation de la considération et de la solidarité.

Honneth précise (comme avant lui les philosophes G.W.F. Hegel et Charles Taylor) que la reconnaissance d'un individu par l'autre désigne une dépendance ou vulnérabilité d'ordre *vitale*, génératrice, quand elle a lieu, de vie affective, créative et sociale saine. Pour l'auteur ses expressions sont concrètes. La reconnaissance décrit une pratique, dit-il, qui prend appui sur les pouvoirs de la communication humaine. Parole, gestes, attitudes et actions la soutiennent. Reconnaître, détaille le philosophe, veut dire confirmer à autrui le droit d'expression qui initie l'expérience singulière comme quoi ses expressions, jugements et productions ont simplement valeur d'être exprimées. Autrement dit, ces actions confirment la personne en tant que sujet « libre » – considéré comme tel et estimé ainsi, comme un futur ou présent agent moral dans la communauté. Honneth pense la reconnaissance comme un code moral. Et ainsi à l'inverse, il tient son offense, son refus ou déni pour une violation morale qui n'est pas autre chose que l'humiliation de la personne.

Il paraît évident de faire le rapprochement avec les agissements du harcèlement. Le refus de reconnaissance se pose en effet comme un élément constitutif de la violence du harcèlement, si ce n'est pas que le harcèlement en lui-même apparaît comme refus d reconnaissance. Quoiqu'il en soit pour la victime cela

signifie la perte de droits, de considération, de statut et de valeur d'agent et d'être moral. A quoi il faut sans doute rajouter la perte de l'amour.

Axel Honneth en fait un bilan sévère. Le défaut réitéré de reconnaissance détruit les relations élémentaires à soi. La conscience de soi, la confiance et l'estime de soi diminuent jusqu'à entraver la faculté même de se prendre soi-même pour un être confiant et estimable, somme toute digne du respect de soi. A mesure, Honneth précise, on voit les capacités expressives de la personne décliner et l'auteur parlant même de « mort psychologique ».

Tout dénigrement, toute humiliation et menace opère en direction d'une mise à l'écart. Il suffit que s'y ajoute le refus ostentatoire de communication et l'exclusion est définitive. Le message s'affiche clairement : « je ne te connais pas, je ne te reconnais pas, je ne te vois pas. »

Mentions de socio-psychologue

Le socio-psychologue américain Kipling Williams⁴ qui a passé sa vie à étudier ce phénomène, témoigne de la force irrésistible et de ses conséquences délétères qu'inflige l'ostracisme à la victime. « La force du silence », ainsi l'appelle Kipling.

Ses recherches mettent en évidence avec quelle rapidité il est possible de marginaliser un être et de le mettre à l'écart. Un simple jeu d'échange de ballon entre trois participants tient lieu d'expérimentation. Deux des participants décident soudainement de ne plus donner le ballon au troisième et c'est le début d'une désolation pour l'exclu.

Quelques minutes seulement d'exclusion sont nécessaires, affirme Kipling Williams par ses observations, pour aussitôt lire sur le visage de l'exclu une palette de mimiques que traduisent les sentiments humains : surprise, incompréhension, doute puis douleur.

A l'instar des réflexions d'Axel Honneth, Kipling Williams parle de la

diminution, voire du déclin de l'estime de soi qu'accompagne cette expérience lorsqu'elle est pérenne. Le chercheur évoque la déperdition des sentiments d'appartenance (à un groupe), voire des sentiments d'importance et d'existence. Pour son collègue, le psychosociologue Roy F. Baumeister⁵, le rejet social se révèle être une arme redoutable qui littéralement, donc physiquement, renverse la personne et l'éjecte hors de son équilibre.

Que l'exclusion sociale fait mal, blesse le cœur et l'âme, nous le constatons par dessus tout auprès des jeunes, victimes du harcèlement en famille, à l'école et sur le cyber. Isolation et expérience de solitude font entrer dans une souffrance qui augmente les risques « de s'en prendre à soi » (autodépréciation, automutilation, tentative de suicide).

Et de plus est les conséquences entraînent des dommages physiques et développementaux.

De récentes recherches menées par les neurosciences au Canada et aux USA mettent en évidence que les effets du harcèlement au jeune âge se montrent semblables à un stress chronique augmentant la sensibilité émotionnelle et troublant (cortisol) grandement les capacités de la mémoire. Intimidations, humiliations publiques et exclusion (ostracisme) s'avèrent capables de modifier, voire léser durablement certaines capacités du jeune cerveau. Elles altèrent le développement du système immunologique.

Pour Kipling Williams en effet la preuve en est faite. L'étude de neuro-imagerie confirme que la douleur éprouvée lors de l'expérience d'exclusion est identique à la douleur physique.

Que l'on soit enfant ou adulte, ces différentes études permettent de conclure que les agissements du harcèlement sont à considérer comme des coups – et à l'instar des coups physiques, ils génèrent de la douleur physique.

Les travaux de Kipling Williams et alter nous montrent à l'inverse ce qui pourrait aider, « absorber les chocs » et qui pourtant fait si souvent défaut : un simple regard compatissant d'un autre, un geste ou une parole qui signifient à la

victime que l'on est avec elle – de la reconnaissance empathique somme toute.

Harcèlement et mutations de société

S'il faut bien relever que cette forme de violence gagne le dessus aujourd'hui dans nos sociétés modernes ce que l'on doit supposer qu'il existe des causes qui la favorisent. Dit autrement, on peut considérer le harcèlement moral comme un symptôme qui nous parle de notre société – de ses évolutions et de ses malaises. Comme nous le savons les causes du harcèlement sont multifactorielles et interactives.

Indiscutablement assistons-nous aujourd'hui à une mutation de notre société, certains parlent même de rupture.

Elle est pour une grande part provoquée par la révolution technologique et ces innovations constantes.

Les techniques de l'information et de la communication ont envahi toutes les sphères de notre vie quotidienne qu'elle soit publique, active ou privée en modifiant significativement les manières de communiquer, d'entrer en relation, de travailler et de vivre ensemble. Sous leur influence se réalise des changements de dimensions essentielles :

- l'abolition des frontières
- le rapprochement et en même temps l'expansion des espaces
- l'accélération considérable du temps – temps de communication et de décisions d'action.

En un mot pour les hommes tout va plus vite, plus loin de manière démultipliée et sans limites.

Ces évolutions ont évidemment des impacts majeurs sur l'économie. La globalisation, comme la nomme, dicte sa logique. Il n'y a plus de frontières réelles pour le compte de choix et de contraintes multiples à inventer, à produire,

à vendre et à acheter...rapidement sans limites.

En conséquence de nouvelles orientations de gouvernance s'imposent dans le monde du travail. Elles sont toutes au service de l'optimisation de l'adaptation. Ainsi les organisations du travail s'accordent au rythme en procédant à des changements continuels censés stimuler la flexibilité.

Le management plus que jamais se focalise sur les hommes et leur employabilité la plus seyante. Dans un mouvement puissant, bon gré mal gré, ceux qui travaillent se trouvent alors propulsés au rang de « sujet-acteur ». Ce dernier doit se montrer autonome, responsable, flexible, capable d'initiative, coopératif et compétitif, doté d'une agressivité suffisante pour vaincre sur la concurrence. Le sujet s'énonce acteur d'aptitudes multiples utiles « à la cause ».

Ces qualités, dès à présent prescrites, prennent alors le sens de valeurs et de mérites normatifs. En réalité elles dépassent les lieux du travail au sens strict. Dorénavant ces dispositions individuelles marquent la société entière qui elle, à son tour, les portent et plébiscitent. On les voit ainsi gagner la vie publique, pénétrer dans les écoles, dans le couple et la famille où elle font mot d'ordre. Il faut être en forme, heureux, présentable, créatif, épanoui et énergique de tout part.

Dit en résumé ces changements systémiques placent l'individu au centre de tout ; et ce faisant ils produisent des impacts importants sur le psychisme, les modes d'être et les représentations de soi.

Vaut de la sorte : « l'individu libre et performant ! » Si l'on peut dorénavant parler d'un culte, il s'agit à l'évidence aussi d'une idéologie et certainement de ce qu'il leur est concomitant, à savoir un individualisme grandissant, sagement intériorisé par les protagonistes.

Le philosophe français Gilles Lipovetsky⁶ a le mot à propos. Il décrit les transfigurations qui opèrent dans la société et sur les individus comme le passage de l'individualisme « limité » à l'individualisme « total ». Quant au sociologue Alain Ehrenberg⁷, fin observateur des évolutions sociales, il évoque lui un nouvel idéal de soi: « l'individu conquérant, empreint du culte de la performance et de la réussite. »

Le « soi » mobilise ainsi toutes les énergies et convoitises, tout en étant en cela au pluriel.

Marie-France Hirigoyen⁸ remarque fort justement que dans cette société qui loge l'individu au centre du monde, celui-ci se retrouve avec une multitude de mêmes, avec des clones qui tous pareillement cherchent à se distinguer et aspirent à être unique. Pour corollaire, s'installe une compétition farouche qui déclare le même pour rival et/ou pour menace.

Se perçoit ici le prélude aux dérives potentielles. L'utilisation de procédés déloyaux, tel que le harcèlement comme la mise hors d'état d'agir du rival, peut s'avérer avantageuse dans la course à la distinction.

Ce recours devient alors vite effectif lorsque derrière le discernement du même comme rival s'efface toute perception de l'altérité d'autrui en lui imposant à l'instant même le déni de cette spécificité.

On peut sans doute dire que le déni de l'altérité (à moins qu'il s'agisse déjà d'une perte ou incapacité de la perception/conscience) habite l'individualisme et il joue un rôle prépondérant dans l'avènement de la violence, tel que le harcèlement.

Sur le plan du « vivre ensemble », ces multiples mutations et le déni œuvrent de pair dans le sens de nombreuses pertes en qualités humaines et relationnelles.

Un constat semble quasi unanime. Aujourd'hui le sens des **solidarités** entre les gens s'est amenuisé se traduisant concrètement par l'abandon de pratiques

sociales et morales. Ainsi la participation engageante à des **collectifs décline**. Ce qui fait leur force, à savoir produire du lien autour du sentiment d'appartenance et du **pouvoir commun** s'étiolé. En un mot, les gens ne se pensent même plus comme collectif. Ils se pensent chacun, particulier et distinct. Aussi les principes et règles qui d'habitude régulent la vie sociale périssent au bénéfice d'affirmations spontanées. On voit ainsi **disparaître l'exercice du débat, de la controverse, du conflit et de la querelle**. De fait les négociations et réconciliations semblent comme inexistantes lorsque les désaccords ne sollicitent même plus le respect. Au travail notamment, mais aussi dans la sphère publique et privée, ces carences compromettent durement la compréhension et la conscience dignes et décentes de la vie relationnelle.

S'il s'agit là de pratiques en perte, il faut rappeler pour saisir l'impact que ces pratiques donnent l'expression à des valeurs collectives et aux sentiments sociaux. Ces dernières sont en effet autant d'expériences affectives portant toutes ces quelques vertus et savoir-faire au liens sociaux comme l'entre-aide, la loyauté, la générosité et la conciliation.

Or, à travers ces pertes faut-il dire, s'annoncent du même pas la déperdition des repères et la recrudescence du sentiment de l'insécurité et de la peur. Comment s'orienter ou trouver « son orient » et par-dessus du sens, tout individu que l'on soit, sont les questions qui affectent corps, âme et esprit. A bien des égards ce sont des interrogations existentielles et comme telles toujours angoissantes.

Finalement on assiste à un appauvrissement des capacités d'identification empathique (cognitive et affective) que requièrent et soutiennent habituellement ces pratiques communes (confirmé par maintes études). On y voit alors apparaître, non seulement une plainte fréquente, à savoir le manque de reconnaissance, mais aussi une difficulté de **faire histoire commune**.

L'individu, on peut dire, apparaît certes « augmenté », plus libre sans doute, mais au regard de ce qu'il délaisse et de ce qui s'impose à lui comme exigences, il se retrouve tout aussi bien plus fragile, solitaire, voire isolé. Tel est le diagnostic en tout cas que fait Marie-France Hirigoyen. La mutation de notre société engendre des souffrances et des pathologies psychiques spécifiques.

Que l'on pense seulement aux efforts à fournir, parfois incommensurables, pour tenter d'être un soit peu à la hauteur des exigences d'un idéal intériorisé, et l'on perçoit les risques pour l'équilibre psychologique.

Pour certains individus cette pression extérieure et intérieure relaye une crainte persistante « de ne pas y arriver ». Elle leur révèle une fragilité narcissique, empreinte de blessures anciennes et de peur de blessures à venir.

Dans ce sens, l'intonation individualiste se dévoile en fait être une incantation narcissique si bien que la société qui déplace ainsi les accents peut à juste titre être nommée une société narcissique.

Ce fait nommé ne manque pas de prémonition ou de pronostic. Déjà dès les années 80 certains philosophes et sociologues qui « scrutaient » les évolutions en cours leurs associaient le qualificatif « narcissique ».

Marie-France Hirigoyen reprenant leur observations précise à ce sujet: « la transformation incite les individus à un mode d'être » et de fonctionnement foncièrement autocentré, « à un fonctionnement narcissique ». En un mot l'individualisme dans la société actuelle exacerbe les constitutions narcissiques jusqu'aux troubles.

La clinique vient le démontrer. Bien loin d'un narcissisme sain et nécessaire, les mutations favorisent à l'opposé l'apparition d'un narcissisme en déficit, en creux, égal à un vide intérieur qui comme tout ce qui est vide demande à être comblé !

Or, de ces personnes sujettes à ce fonctionnement, nous savons qu'elles possèdent plutôt un faible estime d'elles-mêmes, qu'elles ne supportent guère les frustrations, mais qu'elles sont parfaitement adaptées, voire hyper adaptées

pour y remédier *en apparence*.

Si justement il convient de se distinguer et de performer, puisque tel est la norme, elles veulent bien prendre le défi. Le fait est que le fonctionnement narcissique peut en effet aussi bien conduire à devenir victime qu'à être bourreau - à être séduit par un plus fort que soi malintentionné ou à imposer plus fort à autrui au bénéfice du même compte : pour combler, pour rehausser son estime de soi et pour exister *visiblement*.

On sait que ce fonctionnement narcissique atteint son apothéose dans la personnalité narcissique du dit pervers qui s'avise particulièrement habile et opportuniste pour annuler les failles de sa fragilité. L'excès d'amour de soi le caractérise qui cache en fait la haine de soi. Tout ce qui se montre faible ou au contraire trop fort attise sa haine et devient la cible d'attaques et de manœuvres malveillantes. Montrer sa supériorité comme gage contre la fragilité lui est indispensable. En ce sens le culte de la société de la performance lui va comme un gant et lui vient comme une aubaine. Sans limites, elle lui cède l'espace pour agir en quasi toute conformité. Ainsi harceler autrui devient le moyen le plus efficace. Contrôler et dominer, plus loin dépouiller l'autre ou détruire ce que celui-ci possède et qu'il n'a pas, lui procure la jouissance de « grandeur ». C'est une manière en tout cas de se distinguer et de faire « accessoirement » barrière aux sentiments du vide intérieur.

On peut considérer les troubles de la personnalité ainsi décrits comme des révélateurs symptomatiques d'une tendance si ce n'est d'un mouvement puissant égal d'un « mainstream », courant de mode et de pensée, qui organise la société. D'une manière générale, le *narcissique*, celui de l'individu ou de la société montre une prédilection particulière pour l'apparence et la visibilité : le miroir sans doute mais le masque aussi. C'est l'une des ces principales caractéristiques confondants.

Ainsi ce qui « fait marcher » les individus est de donner à voir, de se rendre visible sur les réseaux, au travail et dans la cour d'école. Faire montre de ses exploits, séduire quitte à faire faussement miroiter est ce qui anime et compte. On aurait d'ailleurs tort de s'en priver, car **la visibilité rime aujourd'hui avec efficacité**, comme le constate encore Marie-France Hirigoyen.

Les technologies de la communication toutes tournées sur le visible ancrent le jeu. Ici le réel et le virtuel, même le vrai et le faux se juxtaposent à guise. Distinguer l'un de l'autre semble aussi difficile que « inutile », car dès à présent « apparaître » insinue « être » et le vaut.

Il faut avouer que l'on ne distingue sans doute plus clairement jusqu'où ce mouvement paraît toujours conscient ou déjà caché à la conscience des individus - jusqu'où il embarque à l'insu ou contraint de gré et de force.

Incontestable est le fait que ce mouvement encourage la simulation et parfois l'imposture, qu'il exhorte et conforte même le libre cours à la triche, au mensonge et à la manipulation. Tout y invite en tout cas. Tout soutient l'intérêt d'obtenir d'avantage.

Or, pour certain s'annonce aussi le danger dont la clinique peut donner confirmation. Les individus privilégient ou sont tenus de privilégier le faux-semblant au risque de s'y confondre pour le compte d'un faux-self. Ce dernier, comme nous le savons, relève du pathologique à l'entour du vide.

Peut-être peut-on lire ici, précisément dans le vide, une raison majeure de l'avènement fréquent du harcèlement dans la société actuelle. Le sens en est que le vide apparaît répandu. Il dépasse en toute clarté l'individu en proie de narcissisme et signe une vacuité plus générique.

Au sujet du harcèlement un phénomène paraît en tout cas à remarquer. L'observation faite avec le témoignage des victimes à l'appui montre que personne ne vient dans la situation à s'y opposer. Et pire, personne ne semble être en possession de quelque chose qui suggère d'assister la victime dans sa

détresse, même pas les collègues, les autorités, et parfois les amis. Ceux qui assistent ou en prennent connaissance optent « froidement » pour le laisser faire. Face au harcèlement se dresse un vide d'empathie, de valeurs, de sentiments humains, de jugement et d'action moral ! C'est dire qu'en face se trouve en principe toute la société, instituée sur des valeurs et lois qui semblent tourner à vide. Faut-il le préciser que même une loi contre le harcèlement demande en situation à être incarnée et portée par quelqu'un.

Le psychologue canadien Albert Bandura⁹ théorisait déjà dans les années 80 ce qu'il appelait le désengagement moral individuel pour ensuite l'étendre au niveau des systèmes sociaux à travers lesquels et en leur sein, comme il dit, « des inhumanités sont commises ». Le manque de solidarité joue bien sûr ici un rôle. Mais à lire le processus du désengagement que décrit Bandura, on constate que c'est une rationalité (texto) qui l'habite. Agresseur et témoins passifs justifient de manière *logique et rationnelle* les mauvais traitements et/ou le laisser-faire. Quelques 40 ans plus tard les analyses et conclusions du psychologue se révèlent hélas toujours aussi actuelles.

Suite et Contrepoint

La société que nous habitons n'est pas que la scène des libertés, fussent-elles narcissiques. Bien au contraire et peut-être justement à cause d'elles, la société se munit de quoi contrôler, maîtriser et gérer ses citoyens et sujets actifs. La performance individuelle promulguée en liberté, signe en fait une norme et contrainte sous évaluation continue. Il incombe à d'autres normes de la définir, de l'identifier, de la mesurer et de la hiérarchiser, voire de l'éliminer de l'échelle de l'utilité et des pertinences. De manière objective ou arbitraire, la performance est soumise aux calculs et comparaisons et ainsi donc l'est son acteur.

On ne peut guère réfuter le fait que des normes de toutes parts régissent aujourd'hui nos mouvements et actions (notamment au travail) et qu'elles sont « qualifiées » au moyen d'une logique essentiellement gestionnaire. Logique

rationnelle et rationaliste est l'autre mot qui désigne ses manières de procéder et d'opérer toute tournée vers une efficacité formalisée. Autant dire que cette logique disqualifie et proscrit ce qui ne tient pas dans les limites de ces critères établis; qu'elle évince du même pas une pensée critique soucieuse de défendre d'autres « vérités ».

Justement au regard de ces dernières perspectives « autres », on affirme que le harcèlement, quelque soit le contexte dans lequel il opère et procède, s'inspire de cette rationalité « froide » : contrôler et dominer, non sans jouissance parfois, ce qui et celui qui ose dépasser une « norme ».

Le philosophe Michel Foucault¹⁰ commente : La rationalité est ce qui programme et oriente l'ensemble de la conduite humaine. Il y a une logique tant dans les institutions que dans la conduite des individus et dans les rapports politiques. Il y a une rationalité même dans les formes les plus violentes... Le plus dangereux, dans la violence, est sa rationalité. ... , la violence trouve son ancrage le plus profond et tire sa permanence de la forme de rationalité que nous utilisons. »

¹ Hannah Arendt, *La vie de l'esprit* vol. I, *La pensée*, Paris, PUF, 1981-1983 et *Juger* Paris, Seuil, 1991

² Françoise Sironi, *Bourreaux et Victimes*, Paris, Odile Jacob, 1999

³ Axel Honneth, *La lutte pour la Reconnaissance*, Paris, Folio Gallimard, 2013 (1992)

⁴ Kipling Williams, *Ostracims : the power of silence*, New York, Guilford, 2001

⁵ Baumeister RF and Leary MR, *The need to belong: desire for interpersonal attachments as a fundamental human motivation*, *Psychological Bulletin*, 1995 May, 117(3): 497-529

⁶ Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide - Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, 1989

⁷ Alain Ehrenberg, *Le culte de la performance*, Paris, Calman-Levy, 1991

⁸ Marie-France Hirigoyen, *Le harcèlement moral, un symptôme de la société moderne*, *Annales Médico-Psychologiques* 2203, Elsevier, 2016

⁹ Albert Bandura, *Moral Disengagement: How Good People Can Do Harm and Feel Good About Themselves*, W.H. Freeman & Co Ltd, Open Library, 2015

¹⁰ Michel Foucault, *Dits et Ecrits 1954-1988*, Tome III, Paris, Gallimard, 1994

Christiane Kreitlow, *Entre Prise de Conscience et Aliénation*, article publié dans le Bulletin du Syndicat National des Psychologues « L'Institution et ses Troubles », octobre novembre 1998, no. 145